



MIMOPÉDAGOGIE

vivre l'anthropologie du geste de Marcel Jousse
pour en vivre et faire vivre

octobre 2020

n° 154

Du Bon Samaritain

Comme les quatre fleuves qui irriguaient le Paradis terrestre, la tradition juive et la tradition chrétienne s'accordent à reconnaître quatre sens possibles irriguant les Ecritures ; le sens littéral, le sens moral, le sens analogique et le sens anagogique¹.

Par le sens littéral, nous nous remettons face au texte, pour comprendre ce qu'il dit réellement, loin des idées toutes faites résultant des nombreux commentaires déjà entendus. Par le sens moral, celui que nous utilisons le plus, nous nous interrogeons sur ce que ce texte peut changer dans notre manière d'être et notre comportement. Par le sens analogique, nous essayons d'établir un lien avec d'autres textes bibliques, car la Bible ne se comprend en profondeur que dans une harmonie des textes. En effet, si la Bible a plusieurs auteurs humains, elle n'a qu'un seul auteur divin, l'Esprit-Saint, qui joue à nos oreilles une symphonie à plusieurs instruments. Cela suppose une connaissance de l'ensemble des textes bibliques qu'il nous faut acquérir. Rappelons-nous la mise en garde de saint Jérôme : « *Ignorer les Ecritures, c'est ignorer le Christ !* ». Par le sens anagogique, nous nous oublions, comme l'amoureux s'oublie face à sa bien-aimée, pour laisser le texte nous révéler le mystère de Dieu, de son Christ, et de l'Humain face à Dieu.

Puisque notre pape François, dans sa nouvelle encyclique *Fratelli tutti*, développe longuement le sens moral de la parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 25-37) pour y trouver le fondement de cette fraternité universelle qui lui tient tant à cœur², donnons également un exemple de sens anagogique de cette parabole, nous révélant quelque chose du mystère du salut que le Père nous apporte à travers son Fils. Pour cela, il ne faut pas couper cette parabole du contexte qui la précède et qui nous indique dans quel but Jésus nous l'a transmise.

Cette parabole est donnée par Jésus pour répondre à la question du légiste qui lui demande qui est ce prochain qu'il doit aimer d'après le deuxième commandement que ce légiste vient lui-même de rappeler à la demande de Jésus. Et cette demande de Jésus est elle-même la réponse à la question du légiste : « *Maître, que dois-je faire pour hériter de la vie éternelle ?* ». Détail très important pour comprendre le sens symbolique de la parabole. Autre détail important est la question finale de Jésus. Si le sens de la parabole était uniquement d'avoir à porter secours aux malheureux, sa question au légiste aurait dû être : « *Pour qui cet homme abandonné a-t-il été un prochain ?* ». Or la question de Jésus renverse complètement la perspective : « *Lequel de ces trois [prêtre, lévite, samaritain], le prochain te semble avoir été de celui qui était tombé en plein sur les brigands ?* ». Jésus donc répond au légiste, qui lui demande quel est son prochain, que ce prochain est celui qui porte secours ! Aimer son prochain signifie donc aimer celui qui nous soigne et nous sauve de la mort. Et paradoxe suprême, Jésus choisit comme exemple de celui qui porte secours et qu'il faut aimer, un étranger au peuple juif, méprisé et rejeté : un samaritain. Or, qui à l'époque de Jésus était considéré comme un samaritain ? Jésus lui-même, méprisé et rejeté par les chefs de son peuple : « *Les Judâhens lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as un démon ?* » (Jn 8, 48). Jésus n'est-il pas cet étranger à notre terre, lui dont le royaume n'est pas de ce monde, lui qui est descendu du ciel et qui retourne au ciel, lui qui doit

¹ En hébreu, le mot Paradis, « *verger sacré où l'on peut cueillir les diverses variétés de fruits de la Révélation* », se dit *Pardès* dont les quatre consonnes P, R, D S sont les initiales des quatre mots désignant en hébreu les quatre sens des Ecritures : *Pechat* (simple), *Remez* (allusion), *Derach* (exposition), *Sod* (mystère).

² Pape François, Encyclique *Fratelli tutti*, n° 56-76.

revenir un jour comme ce Samaritain. Et qui vient au secours de l'humanité blessée et déchue par le péché, sinon Jésus lui-même qui « *allait mourir pour la nation, et non pas la nation seulement, mais encore afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés* » (Jn 11, 51-52) ?

« *C'est pourquoi l'interprétation traditionnelle, qui voit dans le Samaritain le Christ lui-même, est parfaitement justifiée. Le voyageur blessé, c'est l'homme déchu, l'homme du péché. Jérusalem, ville élevée au-dessus du niveau de la mer, ville sainte, et Jéricho, située au-dessous du niveau de la mer, ville basse, représentent respectivement le Paradis terrestre et le monde d'ici-bas. Le Bon Samaritain, c'est la Révélation du Christ différente de la législation d'Israël comme le sont les Samaritains par rapport aux Juifs. Cet homme a été abandonné demi-mort. C'est qu'en effet le péché (les voleurs qui dépouillent le voyageur = la nudité d'Adam après le péché originel) ne détruit pas la nature adamique, mais il la blesse. Le vin et l'huile répandus sur les blessures, ce sont les sacrements institués par le Christ. L'auberge, c'est l'Eglise, et l'argent donné à l'hôtelier, c'est le trésor de la grâce que le Christ a confié à son Eglise.* »³

Cette interprétation traditionnelle se retrouve chez Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, Augustin d'Hippone, Ambroise de Milan, Jean Chrysostome. Elle a influencé les vitraux des cathédrales, à Chartres, Bourges ou Sens, où le Bon Samaritain, placé symétriquement par rapport à Adam déchu, symbolise la rédemption, voire le Christ lui-même.

Maintenant, revenons au fait que la première question du légiste, qui va amener Jésus à improviser la parabole du Bon Samaritain, est celle-ci : « *Maître, que dois-je faire pour hériter de la vie éternelle ?* ». Ce légiste est totalement dans une optique de justice distributive. Il est préoccupé de ce qu'il a à faire de telle manière que Dieu n'ait plus qu'à en faire un héritier de la vie éternelle. Pour lui, Dieu est un « distributeur automatique » dont il faut s'inquiéter de savoir par quelles pièces de monnaie on peut en obtenir les produits. Dans cette optique, celle de l'acquiescence, où on met l'accent sur les efforts de l'Humain et qui est la caractéristique des religions de l'extériorité, la question du prochain se pose en termes de savoir à qui dois-je rendre service ? En inversant le rapport, où le prochain n'est pas celui qui est secouru mais celui qui secourt, Rabbi Iéshoua veut nous enseigner que l'important, ce n'est pas ce que nous faisons pour Dieu ou notre prochain, mais ce que nous laissons Dieu faire pour nous, par l'intermédiaire du Christ, L'important, c'est de laisser Dieu s'approcher de nous, nous panser, nous recueillir, nous guérir, afin qu'il puisse s'aimer en nous et qu'il puisse aimer le prochain à travers nous. L'important, c'est de laisser Dieu aimer les hommes à travers nous en le laissant restaurer en nous l'Humain primordial, qui n'est plus blessé et dissocié par le péché, et qui donc ne pervertit pas l'amour qu'il porte aux autres, par ego-satisfaction ou par ego-affirmation.

Et, à travers le prêtre et le lévite qui ne sont pas venus au secours du blessé de la route, ce que Jésus veut nous enseigner, c'est l'échec de la religion juive à sauver l'Humain, en étant devenue une religion de l'extériorité. Religion de l'extériorité qui met l'Humain au centre, en ne se préoccupant que de ce que l'Humain doit faire ou ne pas faire, tendance d'ailleurs qui guette toutes les religions, qu'elle soit juive, chrétienne, musulmane ou franc-maçonne. C'est à propos de la franc-maçonnerie dont elle faisait partie que la députée Agnès Thil fait remarquer sur Aletia du 29 septembre 2020 : « *Dans la religion catholique, tout vient de Dieu, tandis que dans la franc-maçonnerie tout vient de l'homme. C'est une différence essentielle. Les francs-maçons veulent s'améliorer et progresser, et c'est une belle vertu, mais seulement grâce à eux-mêmes, à leur force, à leur volonté. Or je pense que cela ne suffit pas* ». En effet, comme dit l'apôtre Paul : « *Il n'est pas question de l'homme qui veut et qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde* » (Rm 9, 16), et encore « *Par la grâce, en effet, vous avez été sauvés par la foi. Ceci est le don, non pas de vous, mais de Dieu, non des œuvres* » (Ep 2, 8-9a). Or cela Israël ne l'a pas atteint car, comme l'affirme encore l'apôtre Paul : « *Israël poursuivant une loi de justice, à la loi n'est pas parvenu. Pourquoi ? Parce qu'il ne l'attendait pas de la foi mais l'attendait des œuvres* » (Rm 9, 31-32).

³ Jean BORELLA, *Le mystère de la charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, pp. 219-220.

Celui qui s'est rendu proche de nous en devenant chair n'est pas seulement celui qui nous soigne, il est le remède lui-même. Si Jésus choisit un samaritain, - considéré comme un pécheur pour les Juifs -, pour le représenter, c'est précisément parce que c'est en épousant notre condition de pécheurs que Jésus s'est rendu le plus proche de nous. Car c'est en assumant notre condition de pécheurs que Jésus peut nous sauver. C'est en la vivant de l'intérieur qu'il nous permet d'en sortir. Jésus n'est pas, en effet, un maître qui nous montre la voie qu'il faut emprunter par imitation, il est la voie qu'il nous faut devenir par intussusception mimismologique. Le christianisme est une religion de l'intériorité. L'essentiel n'est pas de faire mais de devenir. « *Soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence* » (Rm 12, 2) nous dit l'apôtre Paul, car « *Rendez l'arbre bon et le fruit sera bon* » nous dit Jésus.

Enfin, si le Samaritain commence par dispenser les premiers secours au blessé, il le porte ensuite dans une auberge pour un traitement plus complet. Les Pères de l'Eglise, comme nous l'avons vu plus haut, interprètent cette auberge comme étant l'Eglise, chargée par le Christ de soigner l'humanité, en lui apportant la Bonne Nouvelle de l'Evangile et les sacrements qui sont intussusception mimismologique du Christ.

« *Va et toi fais de même !* » (Lc 10, 37). A travers le légiste à qui s'adresse cet ordre, nous sommes tous invités à faire comme Jésus : nous rendre proches de tous les Humains en les portant à l'Eglise pour que, grâce à elle, ils deviennent le Christ. C'est la seule guérison possible. Si beaucoup de chrétiens ont fondé des écoles pour les plus pauvres, des hospices pour accueillir les malades, des léproseries pour soigner les lépreux, des associations pour défendre ou accueillir les plus défavorisés, c'est afin, en subvenant à leurs besoins matériels, de les ouvrir au Christ. Si nous sommes tous frères, c'est parce que nous n'avons qu'un seul Enseigneur, l'Abbâ des Cieux, et un seul Maître, Rabbi Iéshoua (Mt 23, 8-10), qui veulent demeurer en nos cœurs, « *eux en nous et nous en eux* » (Cf. Jn 17, 21-23).

Contrairement aux messianismes de tous bords, qu'ils soient athées ou non, qui croient changer l'Humain en changeant la société, le christianisme veut changer l'Humain pour changer la société. Le long chemin qui reste à faire pour beaucoup de chrétiens est le chemin vers l'intériorité ! Ce chemin commence par la manducation de la Parole qui la porte véritablement à l'intérieur de soi. Il se continue par la manducation de la Chair qui porte véritablement l'Enseigneur à l'intérieur de soi. Il se prolonge par la prière du cœur : « *Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je dînerai avec lui et lui avec moi* » (Ap 3, 20).